Éthique et esthétique de l'Autre en traduction : une réflexion à partir de récentes critiques contre la traductologie d'Antoine Berman

René LEMIEUX

Université du Québec, Montréal
Canada

The time is out of joint.
(*Hamlet*, I, 5)

Résumé : À partir d'un débat commencé par Charles Le Blanc dans son livre *Le Complexe d'Hermès* contre les théories traductologiques, l'auteur passe en revue trois types de critique – la portée théorique de la traductologie, la figure de l'Autre et le rôle de la *Bildung* – pour à chaque fois revenir aux textes d'Antoine Berman et répondre aux critiques de Le Blanc. Se dévoile alors dans cette polémique un travail de l'esprit proche de celui à l'œuvre chez les romantiques allemands et une invitation à continuer la réflexion au-delà du débat sur la traduction pour la porter sur « ce qui fait société ».

Mots-clés : Traduction – philosophie ; éthique – traduction ; esthétique – traduction ; Berman, Antoine ; romantisme – Allemagne

Abstract: From a debate started by Charles Le Blanc in his book *Le Complexe d'Hermès* against translation study theories, the author reviews three kinds of criticism – the theoretical scope of translation studies, the figure of the Other, and the role of *Bildung* – each time returning to the texts written by Antoine Berman in response to Le Blanc's criticism. It is then unveiled that in this polemic one can find a work close in spirit to that of German Romantics and an invitation to continue reflection beyond the strict debate on translation to bring it to "what society is made of".

Keywords: Translation – philosophy ; Ethics – translation ; Aesthetics – translation ; Berman, Antoine ; Romanticism – Germany

Le texte que nous proposons ici est une réflexion sur de récentes critiques formulées par Charles Le Blanc à l'encontre de la théorie traductologique d'Antoine Berman, plus précisément sur la possibilité de formuler une éthique en traduction. Berman fut à son époque une figure proéminente de toute la théorisation en rapport à l'éthique, et, encore

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

aujourd'hui, il continue d'influencer les théoriciens actuels[1]. Charles Le Blanc, professeur à l'Université d'Ottawa et traducteur de nombreuses œuvres – notamment en allemand, en danois et en latin –, a publié en 2008 et 2009 deux livres aux Presses de l'Université d'Ottawa : une traduction en français du *De interpretatione recta* de Leonardo Bruni, commentée et annotée, ainsi qu'un essai intitulé *Le Complexe d'Hermès : regards philosophiques sur la traduction*, dont une bonne partie de l'argumentation est centrée sur une critique de l'éthique en traduction, et particulièrement celle d'Antoine Berman. Nous voudrions ici revenir sur certaines de ces critiques non pas pour dire qui a tort et qui a raison dans ce débat – qui n'en est peut-être pas un, par ailleurs –, mais d'abord pour essayer de le comprendre, ensuite pour en tirer des conséquences à la fois sur la question de la traduction et sur l'éthique, et finalement pour en dégager une réflexion sur notre temps présent et sur la perception de l'Autre aujourd'hui.

Pour notre propos, nous séparerons la critique de Le Blanc contre Berman en trois discussions. D'abord nous reviendrons sur la critique de l'utilité ou non d'un propos sur la traduction, ce que Berman appelle « traductologie »[2]. C'est une question préliminaire qui nous semble essentielle pour la suite du propos qui traite plus spécifiquement de la question de l'éthique et de l'esthétique du texte à traduire. Par la suite, nous comparerons les propositions de Le Blanc et de Berman sur la question de l'altérité, liée à l'éthique, et, en guise de conclusion, nous terminerons avec une réflexion sur la *Bildung* et la différence de sa conception chez les deux auteurs.

Sur le statut d'un discours traductologique

En 2009, Charles Le Blanc publie son essai *Le Complexe d'Hermès : regards philosophiques sur la traduction* qui complète en quelque sorte une critique sur les tendances en traduction commencée avec sa traduction en 2008 de Leonardo Bruni. Ce que Le Blanc reproche aux « traductologues » aujourd'hui, c'est d'écrire sur tout et sur rien à propos de la traduction, et de ne se servir de la traduction que pour se *distinguer* – dans le sens de la théorie de Bourdieu – à l'intérieur d'un champ intellectuel. Le Blanc assimile cette nouvelle tendance en traductologie au

[1] Pour un constat sur l'éthique chez Antoine Berman et ses influences sur des théoriciens contemporains comme Lawrence Venuti et Anthony Pym, voir notamment Godard (2001).

[2] Si Berman n'est pas le seul à utiliser le terme « traductologie » dans le champ des études sur la traduction, il demeure toutefois un de ses plus illustres défenseurs, dans le sens précis d'une « réflexion de la traduction sur elle-même » (Berman 1999, 17).

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

mythe d'Hermès, l'antique dieu grec de la communication et le messager des dieux. Hermès, demi-frère d'Apollon et fils illégitime de Zeus et de la nymphe Maïa. Le mythe d'Hermès, c'est d'abord le mythe d'un enfant talentueux, inventeur de la lyre, mais, poussé par l'*hybris* et devenu jaloux de son demi-frère Apollon, il vole les génisses destinées à l'holocauste. Hermès est l'archétype du bon voleur : il sait dissimuler les traces de son forfait et est doué pour le mensonge. Lorsque Zeus découvre le vol sacrilège d'Hermès, un arrangement est conclu : Hermès fait don de sa lyre à Apollon (et l'art musical et poétique, qui lui est associé), en échange de quoi il obtiendra l'immortalité des dieux et la mission divine d'être leur messager fidèle :

> [En faisant serment de ne point reprendre la lyre donnée à Apollon], *Hermès pour jamais renonçait à la création et aux joies de fabriquer les doux ouvrages de l'art*, qu'il abandonnait dorénavant à Apollon Phébus. Enivré d'immortalité récente, Hermès ne voyait pas encore combien il lui serait difficile, dans la suite des temps, *d'accorder la stérilité de ses œuvres à la fertilité de son adroit esprit*. (Le Blanc 2009, 6)

Pour Le Blanc, ce mythe, c'est à la fois l'essence même du traducteur, qui devrait accepter sa condition seconde, sa stérilité, afin de participer à l'immortalité littéraire des autres – à la fois montre-t-il cette tendance des traducteurs à ne pas accepter cette condition stérile. Le « complexe d'Hermès » ce sont donc l'ensemble des tentatives du traducteur pour laisser sa trace dans le message qu'il doit transmettre, et les plus récentes tentatives pour laisser ces traces se trouvent, pour Le Blanc, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la « traductologie » :

> §4 La « traductologie » est l'une de ces sciences subjectives. Discipline réfléchissant sur la traduction, son sens et ses méthodes, la traductologie (ou *Translation Studies*) abrite nombre de concepts qui, à l'épreuve d'un examen critique, viennent essentiellement de l'éloquence de l'esprit. (11)

Les sciences humaines – dont la traductologie fait partie – sont responsables, et même coupables, de l'« éclatement du savoir » (§7, 13) (alors que l'idéal devrait être son unification), et cela a été rendu possible aujourd'hui grâce à « la pensée postmoderne, laquelle est relativiste, antisystématique, intuitionniste et, en définitive, obscurantiste » (§8, 14).

« Devant cela, ajoutera Le Blanc, on serait tenté de faire la réponse que fit Hamlet à Polonius : '*What do you read, my lord ?*' '*Words, words, words*' » (§11, 16) : la traductologie n'est devenue qu'abus de mots – c'est-à-dire, pour Le Blanc, une « théorisation » à tout prix :

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

> §12 En somme, l'abus des mots, l'excès théorique, l'afflux des dissertations amphibologiques ne pourraient-ils pas tous être regroupés et mis en théorie à leur tour, mais comme les signes d'une maladie de la communication qui trouverait dans la figure mythologique d'Hermès son alpha et son oméga ? (17)

S'il ne mentionne pas Antoine Berman directement à ce moment, on peut imaginer qu'en utilisant le terme « traductologie », Le Blanc avait en tête les essais de Berman, à tout le moins ses héritiers dans la voie de la traductologie. Or, la « traductologie » peut-elle être conçue comme un corpus théorique, comme le critique Le Blanc ? Antoine Berman semble pourtant dire tout le contraire :

> Il ne peut être question ici de *théorie*, d'aucune sorte. Mais plutôt de *réflexion* [...]. Je veux me situer entièrement hors du cadre conceptuel fourni par le couple théorie/pratique, et remplacer ce couple par celui d'*expérience* et de *réflexion*. (Berman 1999, 15-16)

Voilà à quoi pourrait se résumer la « traductologie », c'est-à-dire à une « articulation consciente de l'expérience de la traduction, distincte du tout savoir objectivant et extérieur à celle-ci. » (16-17). Il ne s'agit donc pas d'une « théorie » au sens où celle-ci pourrait se distinguer de la « pratique ». L' « expérience », que Berman retrouve chez Heidegger, est ce à quoi fait face tout traducteur :

> Faire une expérience avec quoi que ce soit [...] cela veut dire : le laisser venir sur nous, qu'il nous atteigne, nous trombe dessus, nous renverse et nous rende autre. [...] *Faire* veut dire ici [...] passer à travers, souffrir de bout en bout, endurer accueillir ce qui nous attend en nous soumettant à lui... (Heidegger, cité dans Berman 1999, 16)

Et déjà, nous avons là, par l'*expérience*, toutes les conditions éthiques d'un discours sur la traduction. La *réflexion* de Berman est toujours une suite de l'*expérience*. Et si tous les traducteurs font tous l'*expérience* de cet accueil, tous n'arriveront pas nécessairement à une réflexion. Le passage – osons dire la *traduction* – entre expérience et réflexion trouve ses conditions de possibilité dans l'esthétique : l'accueil de ce qui deviendra réflexion nécessite le caractère *autre*, quelque chose comme une *étrangeté* dans l'expérience. C'est ce que nous verrons dans la prochaine section sur la question de l'éthique.

De lieux très différents, Le Blanc et Berman ont un même souci de ne pas « ajouter » inutilement un langage sur la traduction. Et du point de vue de Berman, la traductologie est justement un souci pour élaborer une

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

critique véritable sur la traduction, et cette critique passe justement par une « éthique de la traduction ».

Sur la possibilité d'une éthique en traduction

Comme nous le mentionnions plus haut, le travail actuel de la traductologie, selon Charles Le Blanc, se résume à du verbiage inutile. Parmi les « ivresses hermétiques » de ce verbiage, on peut trouver « une des toutes récentes gueules de bois, l' 'éthique de la traduction' » (§21, 28). Voici comment Le Blanc formule sa critique :

> §21 Ainsi, on considère que de communiquer « l'étrangeté » du texte de départ dans la langue d'arrivée constitue une attitude éthique, comme est « éthique » tout travail de traduction qui ne tente pas de dissimuler à tout prix l'altérité du texte à traduire. L'accueil de l'autre et, en un sens, de « l'Étranger », représenterait la façon éthique de conduire une traduction, dans la mesure où l'altérité du texte constitue – comme le message qu'il transmet – un élément fondamental et essentiel du sens que doit rendre le traducteur. (28)

Pour Le Blanc, lecteur de Berman, c'est d'abord l'exigence de l'accueil de l'altérité qui constitue l'*a priori* de l'éthique bermanienne, d'où une exigence de « littéralité », à savoir que la lettre du texte original demeure dans la traduction, qu'elle ne soit pas effacée dans l'opération traductrice. Selon Le Blanc, deux sources théoriques ont permis à Berman de fonder cette éthique, soit Emmanuel Levinas d'une part, les romantiques allemands de l'autre.

Dans le cas de Levinas, ce que les penseurs de l'éthique en traduction retiendraient est l'image de l'Autre, qu'ils associeraient au texte à traduire entendu sous le mode de l'altérité. Le texte est l'Autre au même titre que la visée éthique chez Levinas est définie par le visage de l'Autre, dont la caractéristique principale est l'autosignifiance : « Un visage n'est pas un signe qui renvoie à autre chose, mais plutôt une présence vive qui s'autoprésente et qui s'impose par soi-même. » (§27, 33) Or, un texte ne saurait, selon Le Blanc, être l'équivalent d'un visage puisque le texte contrairement au visage ne s'autoprésente pas : il a besoin de la traduction qui est sa présentation. Le texte ne peut donc pas être cet Autre comparable au visage, il ne peut pas être source d'éthique pour le traducteur-lecteur, et l'utilisation de Levinas par Berman relève d'un mauvaise usage de sa philosophie (§29, 35).

S'il est vrai qu'Antoine Berman cite Levinas – notamment dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* (1999) –, il est moins certain que toute l'entreprise éthique de Berman ne se fonde que sur Levinas – ou

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

sur toute philosophie particulière[3]. L'éthique de la traduction est mentionnée dans chacune des grandes œuvres de Berman. Dans *L'épreuve de l'étranger* (1984) – dont le titre est une référence à l'expression de Hölderlin –, plus précisément dans le premier chapitre intitulé « La traduction au manifeste », Berman retrouve chez les romantiques, et notamment chez Schleiermacher, l'exigence pour une éthique qui peut se formuler ainsi :

> L'*éthique de la traduction* consiste sur le plan théorique à dégager, à affirmer et à défendre la pure visée de la traduction en tant que telle. Elle consiste à définir ce qu'est la « fidélité ». (Berman 1984, 17)

Quelle est cette visée ?

> La *visée* même de la traduction – ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger – heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélangé. (Berman 1984, 16)

Cette « visée de la traduction » est une exigence pour le traducteur. Or cette exigence ne peut être comprise chez Berman que si on se donne la peine d'en comprendre la portée au niveau social, et elle ne peut l'être sans l'apport de la *critique* dans l'analytique de la traduction, entendu comme l'analyse systématique des déformations idéologiques de la tradition dans la traduction :

---

[3] Contrairement à Le Blanc et à certains commentateurs favorables à Berman (comme Godard 2001), nous ne pensons pas que Levinas soit une base philosophique essentielle pour l'éthique de l'Autre ni qu'il s'agisse ici d'utilisation abusive d'une philosophie. Berman dit bien que « l'acte éthique consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre » et continue : « Je renvoie ici, bien sûr, à toute la méditation de Levinas dans *Totalité et Infini*. » (Berman 1999, 74). C'est, à notre connaissance, la seule, sinon une des seules mentions à Levinas. Et il poursuit : « Cette nature de l'acte éthique est implicitement contenue dans les sagesses grecque et hébraïque, pour lesquelles, sous la figure de l'Étranger (par exemple du suppliant), l'homme rencontre Dieu ou le Divin. » (74-75). Nous comprenons cet extrait de cette manière : il y a une sagesse éthique que l'on retrouve au cœur de notre culture de par ses sources grecque (philosophie) et hébraïque (religion), et cette sagesse est notamment exprimée par Levinas. Levinas n'est pas la base de l'éthique de Berman, il est un des représentants d'une éthique particulière, qui a un souci pour l'étranger et l'altérité, que l'on retrouve depuis les Grecs et les Hébreux de l'Antiquité. Berman, de son point de vue, ne tente pas de fonder une nouvelle éthique, il veut réfléchir, comme d'autre l'ont fait, à cette éthique. Son originalité est qu'il le fait à partir de son expérience de traducteur.

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

> Il s'agit d'une analytique en un double sens : de l'analyse, partie par partie, de ce système de déformation, donc d'une « analyse » au sens cartésien. Mais aussi au sens psychanalytique, dans la mesure où ce système est largement inconscient et se présente comme un faisceau de tendances, de forces qui dévient la traduction se sa pure visée. L'analytique se propose de mettre ces forces à jour et de montrer les points sur lesquels elles s'exercent. (Berman 1999, 49)

C'est d'abord contre la déformation ethnocentrique de la tradition en traduction que Berman formulera l'exigence d'une analytique des traductions. La « déformation ethnocentrique » est définie par Berman comme ce « qui ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'Étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture » (1999, 29)[4]. Cette analytique exige une critique au sens de Schlegel et Novalis, que mentionne Berman : la critique comme destruction qui est « élévation-à-la-puissance (*Potenzierung*) » (1999, 67). D'où la nécessité, pour une analytique de la traduction, de passer par une analyse « négative » (qui ne visera pas à dégager une méthodologie en tant que telle) :

> Si l'on procédait de la sorte [en passant directement d'une analyse « négative » à une analytique du « bien traduire »], on ne ferait qu'opposer aux *forces* déformantes une série de « recettes » plus ou moins concrètes qui aboutiraient à un « art de traduire », c'est-à-dire au fond à une nouvelle méthodologie, non moins normative et dogmatique que les antérieures. (69)

Si la critique négative ne peut amener de recettes, c'est parce que la traduction n'est pas la transmission d'un message : « Elle ouvre à l'expérience d'un monde. » S'il y a, pour Berman, une possibilité éthique

[4] La déformation ethnocentrique n'est qu'une des trois déformations de la traduction occidentale : « La traduction est caractérisée par trois traits. *Culturellement* parlant, elle est *ethnocentrique*. *Littérairement* parlant, elle est *hypertextuelle*. Et *philosophiquement* parlant, elle est *platonicienne*. » (26) À ces trois traits, Berman oppose une analytique négative et une réflexion positive qui ferait se découvrir « à la traduction ethnocentrique, la traduction éthique ; à la traduction hypertextuelle, la traduction poétique ; à la traduction platonicienne, ou platonisante, la traduction 'pensante' » (27). Pour notre propos, nous ne nous intéresserons qu'à la traduction ethnocentrique et son envers, la réflexion éthique. Par ailleurs, Berman admet lui-même dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* que son intérêt se trouve d'abord dans une critique de la traduction ethnocentrique. Dans la perspective bermanienne, une réflexion sur la traduction poétique et « pensante » reste encore à faire.

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

dans l'acte du traduire, c'est peut-être parce que l'acte en lui-même ne relève pas seulement d'un individu. En effet, Berman, dans *L'épreuve de l'étranger*, fait référence à la théorie de Schleiermacher sur les méthodes du traduire, qui ne vont pas sans une réflexion sur l'« esprit du peuple » (*Volksgeist*)[5].

Pour Schleiermacher, dans *Des différentes méthodes du traduire* (1999), il n'y a ultimement que deux manières de traduire[6] :

> Ou bien le traducteur laisse le plus possible l'écrivain en repos, et fait se mouvoir vers lui le lecteur ; ou bien il laisse le lecteur le plus possible en repos, et fait se montrer vers lui l'écrivain. (Schleiermacher, cité dans Berman 1984, 235)

C'est la première manière de traduire qui doit prévaloir pour la langue allemande qui est en cours de formation (*Bildung*). Pour Berman, cette manière de traduire enjoint le traducteur à « [obliger] le lecteur à sortir de lui-même, à faire un effort de décentrement pour percevoir l'auteur étranger dans son être d'étranger » (235)[7]. Nous pourrions dire que, pour Berman, le lecteur de la traduction authentique sera à l'image de l'« exote » de Victor Segalen, et le texte traduit la possibilité d'exotisme :

> La sensation d'Exotisme : qui n'est autre que la notion du différent ; la perception du Divers ; la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même ; et le pouvoir d'exotisme, qui n'est que le pouvoir de concevoir autre. (Segalen 1978, 23)
>
> Or, il y a, parmi le monde, des voyageurs-nés ; des *exotes*. Ceux-là reconnaîtront, sous la trahison froide ou sèche des phrases et des mots, ces

[5] Schleiermacher et Humboldt sont deux apports importants chez Berman – et ces deux romantiques font tous deux l'objet d'une critique par Le Blanc. Le *Volksgeist* est mentionné par Le Blanc, qui se sert de la question de l'esprit chez les romantiques pour critiquer la « littéralité » dans la traduction chez Berman : « La question du 'respect de la lettre' ou de la 'translation de l'Étranger' n'a de sens que si l'on considère que la lettre est la valeur du texte, ce qui ne peut être le cas d'une philosophie comme le romantisme, qui retient, tout au contraire, que cette valeur est essentiellement *esprit*. » (§70, 77-78) Il est moins sûr que l'on puisse lier aussi facilement chez les romantiques la question de l'*esprit* (*Geist*, liée au *Volksgeist*) et celle du débat entre « esprit » et « lettre » en traduction – il semble plutôt s'agir de deux problèmes distincts.

[6] Nous simplifions le propos de Schleiermacher. Pour une analyse plus complète, on pourra se rapporter au chapitre « F. Schleiermacher et W. von Humboldt : la traduction dans l'espace herméneutico-linguistique » (Berman 1984, 226-249).

[7] La question de l'« étranger » chez Schleiermacher est évacuée chez Le Blanc qui ne voit là qu'un choix méthodologique du traducteur « entre un esprit ou l'autre » (§70, 77).

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

> inoubliables sursauts donnés par des moments tels que j'ai dit : le moment d'Exotisme. [...] Mais pour eux, j'ai cet espoir, que la saveur ensuite sera plus grande et plus tenace et la liberté de son jeu démesurée ; et c'est pour ceux-là que j'écris. (24)

Si l'exigence de la littéralité comme éthique chez Berman est à rapprocher d'Hermès, c'est à sa tâche de messager qu'elle doit l'être. Mais l'Hermès de Berman est celui qui laisse ses traces pour que celui qui reçoit le message *éprouve* ce que le traducteur a perçu : le traducteur fidèle est celui qui transportera avec lui le caractère étranger du message original. En ce sens, le « traducteur » de Berman est moins l'« exote » de Segalen qu'il est *celui qui écrit à leur adresse*.

Le Complexe d'Hermès de Charles Le Blanc n'est pas dépourvu d'une réflexion sur l'altérité, même si celle-ci semble arriver un peu par erreur. Après avoir terminé sa critique contre Berman, en alléguant que « même » et « autre » ne sont pas des catégories efficaces pour parler de traduction, il dit, un peu subitement :

> §36 Le texte à traduire, c'est l'identité. La traduction est son ouverture à l'autre. En ce sens, l'Étranger n'est jamais le texte ou son contenu, l'Étranger c'est d'ores et déjà le traducteur. C'est lui qui doit s'amender devant le texte de départ. Il doit se former à la langue, enrichir sa culture personnelle, faire d'abondantes lectures, dans sa langue et dans la langue étrangère, s'exercer maintes et maintes fois, tantôt seul en apprenant par l'erreur, tantôt avec un maître pour s'instruire par l'exemple. La fin d'une formation de traducteur est de ne plus être un étranger face au texte. Si donc l'Étranger est le traducteur, l'acte de traduire n'est pas de recevoir l'Autre en tant qu'Autre, mais faire que l'Autre nous accepte en tant que soi. L'Autre n'est pas l'Étranger, c'est un autre moi-même, un *je* qui a la forme du *il*. L'acte éthique, c'est de reconnaître et de recevoir l'Autre en tant que Moi, de *reconnaître que l'Étranger, c'est moi* (au sens socratique du terme) et non pas lui, dans la mesure où l'Autre, qui est moi, est une condition de la connaissance de soi. (42)

La proposition de Le Blanc semble être une proposition éthique, mais elle est l'inverse de ce que propose Berman : ici, l'Étranger n'est plus le texte, mais le traducteur, et la tâche du traducteur, dans son étude du texte original, « est de ne plus être un étranger face au texte » (*ibid.*). Elle arrive de manière un peu étonnante, dans la mesure où tout au long de sa critique de Berman, Le Blanc fait de l'éthique du traducteur une impossibilité – sinon un verbiage inutile –, critiquant l'utilisation de termes comme « Étranger », « même », « Autre », « altérité », « fidélité », qui participent tous d'une « pensée postmoderne » inspirée par Hermès. Et puis, finalement, il dit que l'Étranger est le traducteur par rapport au texte qu'il est en train de lire. Il semble qu'on a là un retournement de la critique de Le

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

Blanc contre Berman – et même de Le Blanc contre Le Blanc –, et il serait sans doute facile de voir là une manifestation du « complexe d'Hermès », dans la mesure où l' « éthique » de Le Blanc est ici de dissimuler la relation éthique du traducteur envers le texte, de la cacher pour le lecteur de la traduction. En effet, tout ce que vient de dire Le Blanc, il l'appliquait au traducteur, et non pas au lecteur de la traduction. Peut-être est-ce là que se donne le nœud du débat : comment comprendre le sens de la lecture chez le traducteur, et ultimement – pour reprendre une expression romantique – la *Bildung* ?

Conclusion : la Bildung comme théorie de la lecture

La dernière citation de Charles Le Blanc semblait indiquer un souci « éthique » dans son *Complexe d'Hermès*. Or, si l'on peut parler d'éthique chez cet auteur, elle semble liée à la question de la lecture que fait le traducteur du texte original : la lecture institue un rapport *individuel* entre le lecteur et le texte, et une relation *personnelle* et *particulière* avec l'auteur. Cette conception de la lecture ne va pas sans rappeler la question du *génie* au sens des romantiques allemands (§72, 80), particulièrement chez Friedrich Schlegel, dont Le Blanc a traduit les *Fragments* (1996). Dans l'introduction à ce recueil, Le Blanc remarque que « le romantisme fut considéré, dans son ensemble, comme une forme artistique ayant exalté l'*individualisme*, le *moi* et le *je*. » (21) Cette individualité, ce *je* ou *moi*, ou encore ce « temple de l'égoïsme » comme l'appelle Le Blanc, a peut-être influencé sa manière de comprendre une *Bildung* comme théorie de la lecture tournée vers le traducteur-lecteur[8].

Ainsi, de Schlegel Le Blanc retiendra « la saillie (*Witz*) et l'ironie » (dont *Le Complexe d'Hermès*, par ailleurs, n'est pas dépourvu). Or, l'ironie est l'apanage d'Apollon, car elle fait basculer le langage tout entier, elle ne s'interprète pas, elle se comprend. L'ironie, donc, ne se traduit pas :

> §107 *L'ironie organise le sens par-delà l'esprit et la lettre*. L'ironie est un genre d'exclusion, car le propos ironique choisit *a priori* celui à qui il s'adresse. Ce n'est pas un texte qui se livre à tous. En cela, de nouveau, il se distingue et, en quelque sorte, devient aristocrate. Il y a dans l'ironie celui *qui doit comprendre* et celui *qui doit être exclu de la compréhension*. [...] Toute proposition ironique suppose au moins un élément contradictoire

[8] Quoi qu'en dise Le Blanc, des réflexions éthiques qui ne se basent pas sur un impératif catégorique individuel ou une « conscience », il y en a plusieurs. Nous pouvons citer – et non le moindre – Spinoza. Pour une réflexion sur une éthique de la lecture et de l'écriture indirectement à partir de Spinoza (par l'entremise de Gilles Deleuze) qui ne se base pas sur une « conscience individuelle », mais sur un « partage d'affects », on pourra se référer à Lemieux (2009a et 2009b).

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

> qui met en jeu la compréhension de la proposition elle-même. Elle suppose aussi le lecteur qui demeure exclu de la compréhension, et celui qui comprend l'incongruité de ce qui est exprimé, lequel représente le véritable destinataire du message. Il se crée dès lors une *sourde intimité* entre l'auteur et ce lecteur, une relation secrète qui fait fond sur un partage commun de valeurs qui incarne, *mutatis mutandis*, le sens véritable de la proposition. (132)

C'est l'« élection » (ou pas) du traducteur-lecteur qui permet de juger d'une traduction, de ce qu'elle réussit (ou pas) à réconcilier Hermès et Apollon.

Chez Berman, au contraire, le rapport est d'abord social, et son utilisation des romantiques – Schleiermacher et Humboldt notamment – est toujours, pourrions-nous dire, tournée vers un traducteur-écrivain pour son peuple et sa culture :

> Ce choix éthique [d'accueillir l'Autre, l'Étranger], certes, est le plus difficile qui soit. Mais une culture (au sens anthropologique) ne devient vraiment une culture (au sens de l'humanisme d'un Goethe, de la *Bildung*) que si elle est régie – au moins en partie – par ce choix. Une culture peut fort bien s'approprier des œuvres étrangères [...] sans jamais avoir avec elles des rapports dialogiques. Mais dans ce cas, et aussi « civilisée » soit-elle, il lui manquera toujours ce qui fait d'une culture une *Bildung*. (1999, 75)

Pour Berman, cette *Bildung* comprise comme phénomène social ne peut se faire que dans un mouvement vers l'extérieur, et la traduction – elle n'est pas la seule – est un moyen particulier pour arriver à ce mode d'extériorisation que possèdent les cultures *en formation* :

> Car [le mouvement de la traduction] part en effet du propre, du même (le connu, le quotidien, le familier), pour aller vers l'étranger, l'autre (l'inconnu, le merveilleux, l'*Unheimlich*) et, à partir de cette expérience, *revenir à son point de départ*. (1984, 77)

Cette expérience – qui était le premier enjeu de notre réflexion, à savoir l'expérience du traducteur chez Berman, plutôt que la « théorie » – est un *manifester* qui participe de la *Bildung* de toute une culture. Chez Le Blanc, si le traducteur est vu comme un étranger et sa lecture comme une formation (*Bildung*), les conséquences d'une telle conception de l'altérité (individualisée, personnalisée) sont peut-être d'une part que le traducteur se sente tel un élu dans son rapport avec l'auteur dont il lit le texte, mais elles instituent aussi deux relations incommensurables : d'une part, le lecteur d'une œuvre dans sa propre langue pourra s'éduquer à son contact, mais le lecteur d'une œuvre traduite, lui, n'obtiendra rien de cette

49

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

traduction, puisque tout le travail de la *Bildung* aura été volé, comme les génisses d'Apollon, par le traducteur.

La proposition « éthique » de Le Blanc laisse à la fois un choix au traducteur, mais c'est au prix de mettre mal à l'aise le lecteur de son livre. En tant que traducteur, il nous met devant le choix suivant : soit le traducteur s'accapare l'étrangeté en lui-même en laissant à son lectorat une œuvre très lisse, facile à lire, soit le traducteur transporte avec lui l'étrangeté du texte – ce qui nous semble être la proposition éthique de Berman – et développe par le fait même, selon Le Blanc, un « complexe d'Hermès ». En tant que lecteur, toutefois, Le Blanc nous dispose dans une relation de double contrainte (*double bind*) face à l' « étrangeté » de son texte : soit on comprend son propos et l'ironie qu'il contient (jusqu'à penser que Le Blanc *ne donne aucune prescription éthique* dans son livre, que son intervention est avant tout polémique), soit on désespère de ne pas avoir été élu par son auteur.

Le Blanc, en parlant de tous ces théoriciens postmodernes, au début de son livre, compare leur lecture à de l'hermétisme inutile, un abus de mots, de locutions étranges, de phrases contournées et indéchiffrables pour les profanes, et cite Shakespeare :

> §11 Devant cela, on serait tenté de faire la réponse que fit Hamlet à Polonius : « *What do you read, my lord ?* » « *Words, words, words* ». (16, Le Blanc cite *Hamlet*, II, 2)

Et pour notre part, on serait tenté de citer la suite du texte d'Hamlet :

> – *What is the matter, my lord?*
> – *Between who ?*
> – *I mean the matter that you read, my lord.*
> – *Slanders, sir…*

Hamlet joue sur le double sens du *matter* de la question de Polonius, signifiant à la fois l'affaire en cours ou l'objet de la dispute, mais aussi le fond, le contenu, la matière de quelque chose, et l'incompréhension de Hamlet est en ce sens l'inverse de notre difficulté à rendre compte de ce débat, à savoir que nous avons discuté du *matter* dans le livre, alors que l'intérêt était peut-être le *matter* « *between who* ». Ce n'est peut-être pas la différence de conception sur l'éthique ou sur l'esthétique qui importe dans cet étrange débat entre Charles Le Blanc et Antoine Berman, mais dans le fait même que peut être réfléchi un tel débat, même par-delà la mort d'un des protagonistes. Nous aimerions penser que tout cela n'est pas que *slanders*, et qu'une critique nouvelle peut émerger d'un débat sur l'éthique en traduction. Berman écrivait ses livres spécifiquement contre une

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

idéologie de son époque, contre ce qu'il nommait la « tradition ethnocentrique », ou encore, pour reprendre l'expression en cours à l'époque des romantiques, contre la traduction « à la française » qui signifie moins un type de traduction spécifique – puisque les traductions françaises ont toujours été très diverses –, mais un état d'esprit social qui fait de l'Étranger quelque chose de malléable et ultimement assimilable en totalité. Alors bien avant toute discussion sur la possibilité d'une éthique à partir de l'altérité du texte, il faudrait se demander pourquoi quelqu'un comme Charles Le Blanc tient-il à écrire un livre qui critique l'éthique de Berman qu'il semble considérer comme le penseur dominant de la traductologie. En bref, que se passe-t-il dans notre époque *out of joint* pour que des gens comme Berman puisse être dit postmoderne, obscur et hermétique, que leurs « théories » puissent être dites du bavardage inutile.

Si les romantiques allemands nous ont accompagnés tout au long de notre réflexion, ce n'est pas seulement parce que Le Blanc et Berman sont tous deux spécialistes de cette époque de l'histoire des idées – au demeurant, comme le rappelait justement Le Blanc, très diversifiée[9]. C'est aussi parce que ce qui semble être à prime abord une opposition théorique entre Le Blanc et Berman sur la question de l'éthique et les tensions entre une conception individuelle et une deuxième, sociale, du langage, était peut-être déjà présente chez ces romantiques. Les enjeux et les problèmes de cette époque-là devraient peut-être être à nouveau remis en question aujourd'hui. Une nouvelle critique – productive et fécondante – pour notre époque reste peut-être à penser, et cela pourra peut-être l'être par une médiation, *étrangère* justement, de l'époque romantique :

> Une critique qui ne serait pas tant le commentaire d'une littérature déjà existante, achevée et fanée, que l'organe d'une littérature encore à achever, à former et même à commencer. Un organon de la littérature, donc une critique qui ne serait pas seulement explicative et conservatrice, mais qui serait elle-même productive, au moins indirectement. (Friedrich Schlegel, cité dans Berman 1995, 96)

Références bibliographiques

Berman, Antoine. *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*. Paris : Éditions Gallimard, 1984.
Berman, Antoine. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Éditions Gallimard, 1995.

[9] Sur l'aspect fragmentaire du romantisme allemand et l'abus à y voir une doctrine cohérente, voir Le Blanc (2009, §73, 81).

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)

Berman, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
Bruni, Leonardo. *De interpretatione recta / De la traduction parfaite*. Traduction, introduction et notes de Charles Le Blanc. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2008.
Godard, Barbara. « L'Éthique du traduire : Antoine Berman et le 'virage éthique' en traduction ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, « Antoine Berman aujourd'hui/Antoine Berman for our time », vol. 14, no 2 (2001) : 49 -82.
Le Blanc, Charles. *Le Complexe d'Hermès : regards philosophiques sur la traduction*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2009.
Lemieux, René. « Hume et Bergson, une pratique de la méthode chez Deleuze : réflexions pour une éthique de la lecture ». *Symposium*, vol. 13, no 2 (2009a) : 68-96.
Lemieux, René. « Pourquoi s'être rencontrés pour parler de Deleuze, pourquoi écrire maintenant autour de son œuvre ? ». In : Dalie Giroux, René Lemieux et Pierre-Luc Chénier (dir.). *Contr'hommage pour Gilles Deleuze : nouvelles lectures, nouvelles écritures*. Québec : Presses de l'Université Laval, 2009b : 161-175.
Schlegel, Friedrich. *Fragments*. Présentés et traduits par Charles Le Blanc. Paris : Éditions José Corti, 1996.
Schleiermacher, Friedrich Daniel Ernst. *Des différentes méthodes du traduire et autre texte*. Traduits par Antoine Berman, réédité par Christian Berner. Paris : Éditions du Seuil, 1999.
Segalen, Victor. *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*. Montpellier : Éditions Fata Morgana, 1978.
Shakespeare, William. *Hamlet*. Traduit par François Maguin. Paris : Éditions Flammarion, 1995.

BDD-A24421 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:14:33 UTC)